



**HAL**  
open science

## Du contemporain et de l'inactuel: sur quelques régimes de savoir/pouvoir

Michèle Soriano

► **To cite this version:**

Michèle Soriano. Du contemporain et de l'inactuel: sur quelques régimes de savoir/pouvoir. Nadia Mekouar-Hertzberg, Florence Marie et Nadine Laporte. Le genre, effet de mode ou concept pertinent ?, Peter Lang, 2016, 978-3-0351-9315-2. hal-01831040

**HAL Id: hal-01831040**

**<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01831040>**

Submitted on 5 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Du contemporain et de l'inactuel: sur quelques régimes de savoir/pouvoir

SORIANO, MICHÈLE  
IRIEC, Université Toulouse Jean - Jaurès

La question qui donne son titre à nos débats “Le 'genre': effet de mode ou concept pertinent?” a deux registres: l’un, scientifique, interroge un concept qui, depuis les années 80, a accompagné un renouvellement des recherches universitaires et des politiques publiques, en contribuant considérablement à la structuration de problématiques transversales; l’autre, polémique, se fait l’écho des résistances complexes qui s’opposent à la légitimité de ce nouveau champ de recherche. C’est le second registre qui m’intéressera aujourd’hui, pour le rapport au temps et au savoir qu’il permet d’explorer. Notons en outre que la formulation provocatrice de la question qui nous réunit est singulièrement genrée, dans la mesure où il est possible de la paraphraser à partir d’un double paradigme, l’un associé au stéréotype de l’ethos féminin: la frivolité, l’autre à celui de l’ethos masculin: le sérieux. Ceci nous informe sur “le sexe du savoir” – pour citer le titre de l’essai de Michèle Le Dœuff<sup>1</sup> qui inspire ces réflexions – et à la fois met en évidence l’une des stratégies de dévalorisation les plus répandues, immédiatement accessibles à tous, donc presque irrésistible: la féminisation.

### Soyons sérieux ou jouons aux blondes ?

Lorsque je lis le titre de la journée qui nous réunit, je m’interroge sur le nombre d’états européens qui seraient susceptibles de formuler cette problématique en ces termes; j’en compte au moins deux: la France et le Vatican (une comparaison que pourrait suggérer également l’essai de Butler *Ce qui fait une vie*<sup>2</sup>). Un colloque a eu lieu sur ce thème, il y a une dizaine d’années, ayant pour titre “Le genre comme catégorie d’analyse. Sociologie, histoire, littérature” dont les communications ont été publiées dans la collection bibliothèque du Féminisme chez l’Harmattan<sup>3</sup>. Je l’ai longtemps recommandé à mes étudiant-e-s car il proposait un état des lieux intéressant, mesurant les nombreuses réticences françaises à la problématique du genre. Pourtant, des féministes françaises, plus de dix ans plus tôt, publiaient déjà un bilan de ces débats aux Presses du CNRS, dans le volume collectif devenu classique: *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*<sup>4</sup>. Ces universitaires et chercheuses s’attendaient-elles à de telles résistances? Le changement de titre de l’essai de l’une d’entre elles, Christine Delphy, pour sa réédition en 2001, le laisse supposer. Son article de 1991 s’intitulait: “Penser le genre: quels problèmes?”, dans la réédition qu’elle inclut dans le deuxième volume de *L’ennemi principal – 2 penser le genre*, le même article s’intitule: “Penser le genre: problèmes et résistances”<sup>5</sup>. Le nouveau titre met en valeur l’un des obstacles fondamentaux que rencontre la pensée du genre que l’essai de Delphy envisageait dès le départ.

<sup>1</sup> Michèle Le Dœuff, *Le sexe du savoir*, Paris, Aubier, 1998.

<sup>2</sup> Judith Butler, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris: Zones, 2010.

<sup>3</sup> Fougeryollas-Schwebel D., Planté, C., Riot-Sarcey M. et Zaidman C., *Le genre comme catégorie d’analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris: L’Harmattan, 2003.

<sup>4</sup> Hurtig, M-C. Kail, M., Rouch, H., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris: CNRS Ed., [1991] 2002.

<sup>5</sup> Christine Delphy, *L’ennemi principal – 2 “Penser le genre”*, Paris: Syllepse, 2001, 386 p.

Le rapport que rédige Delphine Gardey (historienne et sociologue) pour le CNRS en 2004 observe, entre autres phénomènes de résistance à la pensée du genre en France, un “travail de légitimation sans cesse à reconduire”<sup>6</sup>. Cette formule, issue d’un rapport institutionnel, ne dit que l’une des faces du problème; l’autre face serait-elle jugée peu recevable selon les critères de cette institution? En effet, si la légitimation est sans cesse à reconduire, nous pouvons sans trop de risque émettre l’hypothèse selon laquelle la violence de la dé-légitimation systématique, du discrédit, de l’effacement et de l’annulation, qu’exerce le champ du savoir sur les études genre ne faiblit pas: d’année en année, depuis 30 ans, elle se maintient sans faille. En décembre 2012 à Toulouse un colloque Jeunes chercheurs-ses<sup>7</sup> s’est proposé de dresser un bilan des Études féministes en France, trente après le premier colloque historique de 1982<sup>8</sup>; les mêmes questions furent alors débattues et les chercheuses ont énoncé le constat – assez amer – d’une institutionnalisation encore balbutiante, caractéristique du “retard français”<sup>9</sup>. Il convient toutefois de souligner l’organisation récente (septembre 2014), par l’Institut du Genre – CNRS/Universités, à l’ENS de Lyon, d’un Congrès, qui s’auto-définit comme “Le premier Congrès Etudes de genre en France” (c’est moi qui souligne)<sup>10</sup>, qui représenterait par conséquent une nouvelle étape de ce processus d’institutionnalisation – sans cesse à reconduire...

Cette violence sexiste, symbolique et corporatiste, est-elle liée au succès du mythe d’une exception française – qu’analysent, entre autres, l’historienne Joan W. Scott et la sociologue Christine Delphy<sup>11</sup> – associée à un “universalisme si particulier”<sup>12</sup>. La France aurait-elle en commun avec le Vatican une sorte de privilège d’universalité? Au nom de cet universalisme auquel nous tenons tant, et au nom d’autorités sacralisées que nous révérons, bon gré mal gré, car les cadres du discours canonique ne sont que rarement contestés, nous demeurons dans une passivité assez extraordinaire, parfois presque incompréhensible, face à cette violence épistémologique et politique. On observe ce que Michèle Le Doeuff a nommé un processus d’“intimidation cognitive”<sup>13</sup>. Je vais tenter d’en dessiner aujourd’hui quelques contours à partir des présupposés que le titre de cette journée expose, dans lesquels s’exprime la double contrainte qui pèse sur nos travaux, nos discours, nos savoirs.

Cette double contrainte pourrait être synthétisée à partir de la stratégie de la mission française de préparation de l’historique conférence de Beijing de 1995<sup>14</sup> (4<sup>e</sup> conférence mondiale sur les femmes de l’ONU), et de sa description incisive que cosignent Armengaud, Delphy et Jasser dans *Nouvelles*

<sup>6</sup> Gardey Delphine, “Enjeux des recherches sur le genre et le sexe”, *Rapport de conjoncture 2004*, tome 2: les ateliers, CNRS, p. 185.

<sup>7</sup> Colloque Jeunes chercheur-es “Femmes, Féminisme, recherches. 30 ans après”, ARPEGE réseau Genre de la MSH-T, Université de Toulouse, 14 et 15 décembre 2012; on suivra les conférences, les témoignages et les débats sur le documentaire publié par le réseau ARPEGE consacré au colloque, mis en ligne sur: <http://vimeo.com/72105511> (consulté le 19/01/2015).

<sup>8</sup> Colloque Jeunes chercheur-es “Femmes, Féminisme, recherches. 30 ans après”, ARPEGE réseau Genre de la MSH-T, Université de Toulouse, 14 et 15 décembre 2012; on suivra les conférences, les témoignages et les débats sur le documentaire publié par le réseau ARPEGE consacré au colloque, mis en ligne sur: <http://vimeo.com/72105511> (consulté le 19/01/2015)

<sup>9</sup> Gardey, art. cit., p. 186

<sup>10</sup> On lira la présentation sur la page web du Congrès: “A l’heure où la pertinence et la légitimité scientifiques des études de genre sont enfin reconnues en France, l’Institut du Genre CNRS/Universités organise le premier Congrès dans ce domaine à l’échelon national. Le Congrès se tiendra du 3 au 5 septembre à l’Ecole Normale Supérieure de Lyon (voir infra, Organisation du Congrès). Il permettra de faire la démonstration de l’importance scientifique, de la vitalité et de la diversité des études de genre en France et dans le monde francophone, en dressant le tableau le plus complet possible des recherches menées actuellement dans ce domaine.” disponible sur: <http://genrelyon2014.sciencesconf.org> (consulté le 19/01/2015)

<sup>11</sup> Joan W. Scott (1998, 2005); Christine Delphy (2008, 2010, 2011).

<sup>12</sup> Christine Delphy, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Paris: Syllepse, coll. “Nouvelles questions féministes”, 2010.

<sup>13</sup> Le Doeuff, *op.cit.*, p.17.

<sup>14</sup> On lira le document “Les quatre conférences mondiales sur les femmes 1975-1995. Perspective historique”, publié par le Département de l’information de l’ONU DPI/2035/M - 00-39711- avril 2000; disponible sur: <http://www.un.org/french/womenwatch/followup/beijing5/session/fond.html> (consulté le 19/01/2015)

*questions féministes* N°4 -1994. Les rapporteurs de la mission française, après avoir écarté toutes les chercheuses et universitaires féministes de la rédaction du rapport destiné à présenter le bilan de la situation en France lors de cette 4<sup>e</sup> conférence de l'ONU, proposent l'organisation d'un colloque international, pour "museler" les critiques. Voici un fragment du commentaire qu'écrivent Armengaud, Delphy et Jasser:

*Dans ces conditions, l'invitation faite aux chercheuses et universitaires femmes de participer au colloque est une invitation à participer à l'écrasement des études féministes et pour commencer à leur propre écrasement. En y participant, elles légitiment et cautionnent le fait qu'elles aient été exclues de la préparation du rapport, et donnent raison à ceux qui les ont exclues. Une fois que le colloque se sera tenu, s'il se tient, une étape considérable sera franchie. En effet, c'est désormais sous la direction de ces trois hommes que travailleront les universitaires et chercheuses: sur leur invitation et surtout dans le cadre intellectuel et idéologique décidé par eux.<sup>15</sup>*

Restez entre vous avec vos études genre mais ailleurs respectez les règles du jeu que nous vous fixons, autrement dit renoncez à dire sur la place publique autre chose que ce que nous énonçons et *participez à votre propre écrasement...* C'est l'une des descriptions possibles de la nomophatique qu'analyse Michèle Le Doeuff dans *Le sexe du savoir*, un concept qui désigne les règles qui fixent l'accès des femmes à la parole publique, donc au savoir et à la production de savoir.

Femmes, vous êtes en principe hors jeu; néanmoins, si vous voulez vous placer sous ma houlette, on peut reconsidérer la question. [...] Le diktat que je pense détecter dans des discours du XVII<sup>e</sup> siècle entre en écho avec mon expérience: c'est encore comme cela dans le monde intellectuel; et la persistance du discours posant une exclusion des femmes hors de la vie de l'esprit pourrait trouver là une explication: il s'agit d'un discours manifeste, mis au premier plan, qui laisse ouverte la possibilité seconde d'une intégration accordée de façon plus tacite, à condition que docilité soit montrée et inféodation parfaite – qu'une femme, des femmes, les femmes en général acceptent sans rechigner un statut de disciple ou d'auxiliaire. Rien de tel que d'exclure par principe une catégorie de personnes pour ensuite leur faire accepter des conditions léonines.<sup>16</sup>

Le concept de *nomophatique* désigne le caractère sexiste des normes régulatrices du discours. La philosophe examine et compare les positions de Platon et de Saint Paul et conclut: "Les femmes sont donc interdites de parole, sauf lorsque, plus âgées, elles prêchent aux plus jeunes leurs devoirs déterminés par l'ordre patriarcal. Je propose de désigner par le terme de nomophatique un code déterminant ainsi qui a le droit de parler, à qui, où, sur quels sujets, pour dire quoi et sur quel ton, afin de pouvoir généraliser et nommer ce dont il faudrait se débarrasser"<sup>17</sup>. L'ensemble du processus de communication est sous contrôle: le contexte, le destinataire et le destinataire, le contenu, la fonction et la forme du message. Ce concept de nomophatique tel que le développe Le Doeuff ne désigne pas seulement un cadrage discursif rigide, il tend en outre à signaler les négociations menées à partir des diverses positions occupées par les femmes. En effet, les discours des femmes ne pourront être énoncés et circuler qu'à condition qu'elles se soumettent à la nomophatique et acceptent le diktat évoqué plus haut, mais l'éventail des cadres participatifs est large, même si ceux-ci sont déterminés par les cadres de l'expérience sociale qui les modèlent.

Si ces discours ne peuvent être énoncés qu'au prix de leur "écrasement", on pourrait raisonnablement penser qu'il ne leur resterait à dire que cette violence écrasante, mais, et ici entre en jeu la double contrainte, il est évident que dans ces conditions, cette violence est exclue de l'ordre du dicible. Le titre de notre journée sera donc interrogé en tant que cadre de l'expérience, cadre discursif et herméneutique, qui détermine les conditions de possibilité des discours sur les femmes et la littérature. La réflexion que je propose sur le cadrage de nos énoncés s'inspire des travaux du sociologue Erving Goffman sur les "cadres de l'expérience"<sup>18</sup>, de ceux de l'analyse du discours (le

<sup>15</sup> Christine Delphy, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, p. 141-142.

<sup>16</sup> Le Doeuff, *op.cit.*, p. 58-59.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 116

<sup>18</sup> Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris: Minit, coll. "Le sens commun", 1991.

“cadre herméneutique”, Maingueneau<sup>19</sup>), mais surtout de l’enquête qu’a menée Michèle Le Dœuff. Le cadre sera analysé en tant que scène d’énonciation complexe, archivée et disponible, ou encore dispositif contextualisé mais récurrent, accessible sous la forme de *fables*.

## (Ou l’on traite de) la contemporanéité de la “gent trotte-menu” et de la “gent marécageuse”: la fable

Je m’arrêterai un moment sur mon propre titre, afin d’en expliciter les détours. La question de la pertinence du concept de “genre” et des effets polémiques des politiques du *gender mainstreaming* a été traitée dans maints ouvrages, citons en particulier les essais récents de Geneviève Fraisse et de Joan Scott<sup>20</sup>. Je souhaitais donc tenter de l’aborder différemment, en considérant ce que la « mode » pouvait nous dire du “genre”.

S’interrogeant sur ce qu’est le “contemporain”, Giorgio Agamben mentionne la mode en tant qu’exemple de “cette expérience particulière du temps que nous appelons la contemporanéité. Ce qui définit la mode est qu’elle introduit dans le temps une discontinuité particulière, qui le divise suivant son actualité ou son inactualité”<sup>21</sup>. Agamben renvoie à Barthes, qui cite Nietzsche et ses *Considérations inactuelles*, afin de définir la contemporanéité d’une position en tant que non coïncidence, écart ou anachronisme, par rapport au présent: “La contemporanéité est donc une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances”<sup>22</sup>. Cette position distanciée est ensuite explicitée en tant que regard fixé sur l’obscurité de son temps, afin d’en extraire ce qui du passé est déjà là et demeure pourtant invisible, afin d’y déceler les exigences encore en cours, qui relèvent à la fois d’un “déjà” et d’un “pas encore”. Ces rendez-vous obscurs avec une histoire conceptualisée en tant qu’interminable exploration sont rapprochés des démarches qu’entreprirent Walter Benjamin et Michel Foucault.

Voici quelques questions que nous pourrions envisager:

- 1- lorsque l’on dit que le genre est “à la mode”, dit-on qu’il est d’actualité ou bien affirme-t-on qu’il est voué à cette inactualité imminente qui caractérise les modes ?
- 2- Lorsque l’on dit que le genre est à la mode, qui parle, quelle “signature théologique” pouvons-nous reconnaître dans cet énoncé ?
- 3- Lorsque l’on dit que le genre est un “effet de mode”, est-on en train de regarder, sans trop la voir, cette obscurité des questions déjà là mais invisibles, vouées au suspens, au “pas encore” d’une interrogation théorique que celles et ceux qui acceptent le défi de la contemporanéité ne peuvent manquer de poser au présent ?
- 4- Enfin, la question du statut du “genre”: *effet de mode ou concept pertinent* est construite ici suivant une structure dichotomique qui semble utiliser un *ou* exclusif. Dans ce cas, évidemment, la première partie de la question n’a qu’une valeur négative, qui discrédite la notion de “genre”. Au delà de ce *ou* exclusif, serait-il possible d’examiner les différentes possibilités combinatoires de cette question non pas dans leurs contenus – une option déjà

<sup>19</sup> “Ainsi, on ne peut penser l’inscription sociale des textes si on n’opère pas un déplacement du regard, vers ces pratiques, en particulier celles d’établissement et de commentaire de ces textes, et vers les institutions que cela implique. Les textes premiers relevant des discours constituants sont pris dans un “cadre herméneutique”, c’est d’un même mouvement que s’instaurent le texte à interpréter, les pratiques de commentaire et les communautés attachées au commentaire. Idée qui va à l’encontre des représentations communes, pour lesquelles les énoncés “premiers” n’ont pas besoin d’énoncés seconds. Le paradoxe est qu’un texte ne peut être posé comme pouvant se passer de commentaire que s’il fait l’objet d’un commentaire...”, Maingueneau, 2006 [en ligne].

<sup>20</sup> Geneviève Fraisse, *Les excès du genre. Concept, image, nudité*, Paris: Editions Lignes, 2014; Scott, Joan, W., *De l’utilité du genre*, Paris: Fayard, 2012.

<sup>21</sup> Giorgio Agamben, *Nudités*, Paris: Payot & Rivages, 2012, p.26.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 21.

prise en charge par de nombreux travaux, nous l'avons vu – mais dans leur rapport avec les cadres discursifs et herméneutiques qui régulent nos discours et nos interrogations.

### Un genre pour les blondes: le genre « effet de mode »

La mode, comme chacun-e le sait, c'est l'affaire de la « gent féminine », c'est l'une des questions qui occupent les êtres humains que définissent des pratiques telles que: la lecture anxieuse de l'horoscope, l'adoption de différentes séries de régimes raisonnés, la situation récurrente “d'arraisonnement”, pour reprendre le concept proposé par Nicole Claude Mathieu<sup>23</sup>. La mode c'est vain, délicieux et frivole, c'est beau et sans poils, ce n'est pas sérieux et ne porte pas de barbe... Je pense ici à la fable qui ouvre l'essai *L'étude et le rouet*, de Michèle Le Dœuff consacré à la place et à la production des femmes en philosophie, ainsi qu'au groupe d'action féministe “La barbe”<sup>24</sup>.

Le concept de genre et son impact international remet en question la pertinence de la notion, très française, de la “différence des sexes” et la bi-catégorisation qu'elle implique. Le binarisme, c'est sérieux, cela construit notre pensée nous expliquait Françoise Héritier il y a une vingtaine d'années<sup>25</sup>. L'anthropologue nous assénait ainsi un verdict structuraliste, une sentence: la différence des sexes serait la “butée de la pensée”; et bien qu'elle ait pu paraître violente pour celles qui tentaient de sortir du “marché aux femmes”, elle fut aussi abondamment reprise. On se reportera à la critique de Levi-Strauss par Gayle Rubin dans son essai intitulé “Le marché aux femmes”; et on lira la discussion de la position de Françoise Héritier dans, entre autres, Marie Joseph Bertini<sup>26</sup>. Que pouvons-nous entendre dans “La butée de la pensée”: Attention, n'allez pas plus loin! ou l'effondrement vous guette, ou le ghetto peut-être? On le sait, l'ordre conservateur se nourrit de menaces: “De celui-ci contentez-vous, de peur d'en rencontrer un pire”, énonce Jupin qui s'adresse aux grenouilles dans la fable<sup>27</sup>.

La “gent féminine”, nous avons là un *concept* véritablement à la mode, alors que le “genre”, si l'on en croit le livre collectif récent, dont le titre pourtant français adopte la langue anglaise: *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre* n'est ni connu du grand public, ni légitime, en dehors du monde académique<sup>28</sup>. Mais l'est-il vraiment dans le monde académique? Il y a quelques années alors que notre équipe était évaluée par un comité de l'AERES, l'un des experts m'interroge sur l'axe que je dirige: « Genre et normes ». Il sourit et reprend: « ah ! j'avais entendu en deux mots: genre énorme ». Je souris en retour et répète que nous travaillons sur les normes de genre. Les grivoiseries, nous connaissons cela par le menu... car le genre, ça n'est jamais très loin du sexe, et si on peut vous en envoyer un énorme sur la face, c'est tellement irrésistible! Cela vous rappelle sans faute que faute d'être une gente dame, vous qui vous occupez de ce genre de choses, vous faites bien partie des personnes “du sexe”.

<sup>23</sup> Nicole-Claude Mathieu (éd.), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris: Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1985.

<sup>24</sup> Michèle Le Dœuff, *L'étude et le rouet*, Paris: Seuil, 1989, p.7-9; et pour le groupe “La barbe”, on peut se référer à : [http://www.labarbelabarbe.org/La\\_Barbe/Accueil.html](http://www.labarbelabarbe.org/La_Barbe/Accueil.html) et <https://www.youtube.com/watch?v=WFFTHu-iU2Q&noredirect=1> (consultés le 19/01/2015)

<sup>25</sup> Françoise Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris: O. Jacob, 1996.

<sup>26</sup> Gayle Rubin, “The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex”, *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, p. 157-210; en traduction française: Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris: EPEL, 2010; Marie-Joseph Bertini, *Ni d'Eve ni d'Adam: défaire la différence des sexes*, Paris: Max Milo, 2009.

<sup>27</sup> Jean de la Fontaine, “Les grenouilles qui demandent un roi”, Recueil 1, Livre 3, Fable 4, disponible sur: <http://www.musee-jean-de-la-fontaine.fr/jean-de-la-fontaine-fable-fr-129.html>

<sup>28</sup> Berini, L., Chauvin, S., Jaunait, A., Revillard, A, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles: De Boeck, 2011, p.10; depuis, un certain nombre de manuels ont été publiés, confirmant la valeur de l'hypothèse “effet de mode”, en sociologie notamment.

Lisez les journaux, écoutez la radio, lisez comme moi, trop souvent, les malheureux travaux sur les femmes dirigés par d'infortuné-e-s collègues qui croient céder à la "mode", lorsque des étudiant-e-s viennent leur proposer des sujets sur les femmes – dans la littérature, l'histoire, la politique, l'art – et qu'ils-elles laissent faire, car somme toute, il ne s'agit probablement que d'un caprice; écoutez, lisez, et vous trouverez cette espèce en voie d'apparition qu'est: "la gent féminine". Les collègues en question vous invitent cependant à siéger dans le jury car il faut bien un *token* pour que les apparences soient sauvées<sup>29</sup>. Et dans ces travaux que lisez-vous? un galimatias sur la "gent féminine" – on trouve aussi plus grave: la "gente féminine" (sic), car rien n'alarme nos collègues lorsqu'il s'agit de discréditer les études genre: on laisse tout passer afin de bien démontrer la non pertinence de la question. On n'exige aucun état des lieux bibliographique, aucune rigueur terminologique, on renonce même à la plus élémentaire des corrections syntaxiques. Que dire? nous éprouvons alors une vague sensation d'écrasement...

L'effet de mode associé à la "gent féminine", son apparition dans le discours médiatique mériteraient d'être analysés avec attention, je ne donnerai que quelques hypothèses purement intuitives. La formule pourrait être le résultat d'une nécessaire mise à distance provoquée par les exigences des discours et des pratiques féministes, la pénétration – toute relative, mais néanmoins tenace et durable – de leurs questionnements dans le sens commun: lorsqu'on dit "la femme", ou "les femmes", qu'est-ce que cela veut dire? Elle est aussi la trace d'un antagonisme déclaré, d'une résistance, d'une lutte sociale et symbolique, que les ennemis – catholiques et d'extrême droite, mais pas seulement<sup>30</sup> hélas ! – de la "théorie du genre" s'efforcent d'écraser. Le sens commun va alors ressusciter un vocabulaire archaïque pour mettre en scène cette distance, apparenter une certaine "culture", feindre une prise en compte de l'actualité et manifester un certain "humour" par rapport à ces êtres humains que l'on ne sait plus comment nommer. Il s'agit en même temps d'une distance condescendante, ironique, vis-à-vis des prétentions ridicules de celles qui refusent de se penser dans – et de se laisser désigner par – l'essentialisme hégémonique: cette gent "trotte menue", ou "marécageuse" que l'on renvoie à son "espèce". La lexie "gent féminine" est sans doute inspirée du vocabulaire populaire des fables de La Fontaine mais aussi de l'adjectif "gente" qui qualifie la "dame", cette origine composite expliquerait les nombreuses bévues. Elle détourne les effets de la distanciation et construit une distanciation inverse, non plus par rapport à une "féminité" construite, mais par rapport aux questionnements féministes qui la déconstruisent, en réaffirmant haut et fort, mais dans une version archaïque paradoxalement "branchée", la liturgie de la différence des sexes, encore en vogue en France. On entend clairement que, comme "la gent trotte menue"<sup>31</sup> ou "la gent marécageuse, gent fort sott et fort peureuse"<sup>32</sup>, la lexie "gent féminine" désigne une race, ou une espèce à part, inférieure et insignifiante, qu'il convient de croquer, châtier, guider.

Un exemple éclairant dans la presse pourra illustrer mon propos: dans le *Figaro* du 31 mai 2013, Maxime Pargaud commente la condamnation du chanteur Orelsan:

"C'est une avancée presque historique dans le combat de la liberté de la femme". Sabine Salmont, présidente de l'association Les Femmes solidaires ne mâche pas ses mots. La condamnation d'Orelsan pour injure publique et pour incitation à la violence contre un groupe de personnes crée "une première jurisprudence".

Un dénouement inattendu dans une affaire débutée il y a de cela trois ans. Initiée en 2009 par cinq associations féministes (les Chiennes de garde, la Fédération nationale solidarité femmes, Femmes solidaires et le Mouvement français pour le planning familial), l'action en justice portait entre autre sur des passages polémiques de la chanson *Sale*

<sup>29</sup> Au sens où Gayatri Chakravorty Spivak l'utilise à propos des intellectuel-les qui sont utilisés comme porte-parole des subalternes dans une institution qui méprise leur discours et les traite avec condescendance (Spivak 1996: 292)

<sup>30</sup> On lira par exemple les commentaires de Beatriz Preciado à propos des positions de Michel Onfray sur *Libération* du 14/03/2014, disponible sur: [http://next.liberation.fr/sexe/2014/03/14/onfray-en-pleine-confusion-de-genre\\_987165](http://next.liberation.fr/sexe/2014/03/14/onfray-en-pleine-confusion-de-genre_987165) (consulté le 10/01/2015).

<sup>31</sup> Jean de la Fontaine "Le chat et le vieu rat", Recueil 1, Livre 3, Fable 18: disponible sur: <http://www.musee-jean-de-la-fontaine.fr/jean-de-la-fontaine-fable-fr-57.html>

<sup>32</sup> Jean de la Fontaine, "Les grenouilles qui demandent un roi", Recueil 1, Livre 3, Fable 4, disponible sur: <http://www.musee-jean-de-la-fontaine.fr/jean-de-la-fontaine-fable-fr-129.html>

*pute* du rappeur. Morceaux choisis: “Mais ferme ta gueule ou tu vas t’faire marie-trintigner” ou “les meufs c’est des putes”. Levée de boucliers immédiate de la part des associations féministes, et dans la classe politique française, qui a eu tôt fait de se réapproprier le débat dans un bras de fer Ségolène Royal/Frédéric Mitterrand (alors ministre de la culture). [...]

Mais cette fois-ci, le joker de la liberté d’expression n’a pas suffi, comme l’explique Alain Weber, avocat des associations plaignantes. “La justice a estimé que la limite était franchie. Il y a une différence entre une histoire fictionnelle et faire des généralités vis-à-vis d’un groupe de personnes, en l’espèce, **la gent féminine**. Il ne dit pas ‘ma femme est une pute’, mais ‘les femmes sont des putes’. On est dans une généralité. Et la justice est implacable avec les généralités”, explique ainsi l’avoué.<sup>33</sup> (c’est moi qui souligne)

Porterons-nous notre regard vers l’obscurité du néologisme « se faire marie-trintigner », ou vers l’éclairage désuet et élégant adopté par l’avocat: “un groupe de personnes, en l’espèce, la gent féminine”, selon le compte rendu du *Figaro*? Où se situe notre contemporanéité? Quel rapport pouvons-nous établir entre l’archaïsme néologique “gent féminine” et le néologisme que l’on dirait *archaïque* pour sa violence inouïe “se faire marie-trintigner”? Quel est le rôle de la liberté d’expression dans cette fable? Que nous dit-elle du combat pour la liberté des femmes? Quel rendez-vous mystérieux pouvons-nous deviner entre les fables de la Fontaine et les fables d’Orelsan? On observera que le sort des souris est de se faire inexorablement “marie-trintigner”, car seul le vieux rat échappe à ce destin. On observera en outre que la question de Jupin, qui clôture toute possibilité de dialogue dans la fable “Les grenouilles qui demandent un roi”, oriente notre lecture de ce rendez-vous: “Eh quoi? votre désir à ses lois croit-il nous astreindre?”; le cadre normatif est exposé et les exigences de la “gent marécageuse, gent fort sottée et fort peureuse” sont réputées exorbitantes, pour la menace qu’elles font peser sur l’ordre divin-masculiniste.

Les fables que nous explorons à partir de l’archaïsme renaturalisant “gent” sont lisibles à partir d’une autre actualité, publiée par le ministère des droits des femmes.

Sur la place des femmes dans la culture:

Près de 80% des emplois de direction d’institution sont occupés par des hommes, moins de 20% des femmes sont à l’affiche, les subventions attribuées aux hommes sont deux fois plus élevées que celles dévolues aux femmes.

Sur la place des femmes dans les médias:

Les femmes expertes ne représentent que 20% des prises de parole de spécialistes, 80% des interventions sont faites par des hommes.

80% du temps de parole des femmes est dédié au témoignage, alors que 80% de celui des hommes est relié au savoir.

Sur les violences intrafamiliales:

Au cours de l’année 2011 une femme est décédée tous les trois jours victime de son partenaire ou de son ex-partenaire de vie (conjoint, concubin, pacsé ou « ex » dans les trois catégories).

97% des crimes ou délits sur conjoint ou concubin sont commis par des hommes à l’égard des femmes.

Ces chiffres sont issus d’un document qui était accessible en ligne sur le site du ministère des Droits des Femmes, intitulé, paradoxalement: “Les chiffres clés de l’**égalité femmes-hommes** en 2012” (je souligne)<sup>34</sup>. Ce dossier, consulté en 2013, n’est plus accessible en ligne aujourd’hui, il a été remplacé par un nouveau dossier qui porte un titre moins paradoxal: “**Vers l’égalité réelle** entre les femmes et les hommes – Chiffres-clés – Édition 2014” (je souligne)<sup>35</sup>, mais dont les données, qui vont dans le même sens, sont nettement plus synthétiques que dans le rapport précédent.

Nous lisons là une nouvelle version de la fable: de quelle égalité parlions-nous? de celle que nous imposait la “Commission générale de terminologie et de néologie” qui, dans l’avis publié au Journal Officiel du 22 juillet 2005, recommandait de proscrire autant que possible le néologisme “genre” et de

<sup>33</sup> <http://www.lefigaro.fr/musique/2013/05/31/03006-20130531ARTFIG00613-orelsan-condamne-une-avancee-historique.php>

<sup>34</sup> <http://femmes.gouv.fr/dossiers/egalite-entre-les-femmes-et-les-hommes/chiffres-cles-de-legalite-femmes-hommes-en-2012/> (c’est moi qui souligne) (Consulté le 19/10/2013)

<sup>35</sup> <http://femmes.gouv.fr/publications/egalite-entre-les-femmes-et-les-hommes/vers-legalite-reelle-entre-les-femmes-et-les-hommes-chiffres-cles-edition-2014/> (c’est moi qui souligne)



lui préférer des formulations en termes “d’égalité entre hommes et femmes”<sup>36</sup>. Les exigences des grenouilles qui tentent de penser leur situation en termes de “genre”, de rapports sociaux de sexe, d’injustices et d’inégalités, sont renvoyées dans le suspens interminable d’un progrès en cours – bien que les bilans chiffrés soient alarmants – un progrès *fabuleux* ou *ineffable* qui réussirait le tour de force de produire un changement tout en excluant tout risque d’indifférenciation...

Que penser par ailleurs de cet argument que j’ai eu, pour ma part, quelques difficultés à comprendre: les “violences conjugales” ont des “conséquence économiques”, “une répercussion sur le bien être de la société”: “Entre 9000 et 15000 années de vie auraient été ainsi perdues en 2006 du fait des décès immédiats”<sup>37</sup>. Ce que l’on ne nomme pas “assassinat” mais “violence conjugale” et, par un euphémisme assez répugnant “décès immédiat” – serait-ce par opposition à “décès différé”, ou à “décès tardif”, qui sait ce que signifie cette formule ? – n’est pas l’acte d’assassins qui ôtent la vie à des femmes, mais devient un fait brut et anonyme qui entraîne une sérieuse perte pour la société. Quel est le pouvoir écrasant de ces fables ?

Nous parvenons à une cascade d’absurdités, en commençant par le titre du document, que tout comité éditorial proscrierait: comment donner à un document un titre en contradiction flagrante avec son contenu. Les domaines du savoir qui autorisent de tels écarts par rapport à une norme logique élémentaire ne sont pas légion, ils recouvrent les domaines pour lesquels l’expertise est évaluée à l’aune de la distance que confère la docte ignorance. Gardey écrit dans son rapport au CNRS:

Quand il s’agit de trouver des compétences pour évaluer un projet, une candidature, allouer des financements, renouveler une équipe, subventionner une revue, etc., il est crucial, et généralement convenu dans le milieu de la recherche, qu’il convient de faire appel aux experts du champ concerné. Ce fait absolument évident et valable pour toutes les disciplines semble être complètement contre intuitif dès qu’il s’agit d’évaluer des recherches ou des candidats relevant des études sur le genre et le sexe. Des exemples extrêmement récents de fonctionnement d’instances scientifiques qualifiées à délivrer des crédits de recherche peuvent être ajoutés à la liste interminable d’exemples antérieurs mentionnés par les personnalités scientifiques consultées lors de cette enquête. Le domaine des études de genre est sans doute le seul domaine où systématiquement on considère comme de meilleure politique de faire appel de préférence à un homme non spécialiste des questions débattues pour évaluer une candidature ou un projet de recherche: ici la non-spécialité semble être la garantie d’objectivité et d’indépendance.<sup>38</sup>

Ce constat est déjà présent dans les pages de Virginia Woolf; il est à l’origine de l’enquête formidable que mène Michèle Le Dœuff dans son essai *Le sexe du savoir*. La philosophe rapporte une conversation téléphonique reçue dans une permanence sur les violences conjugales, la femme qui appelle déclare craindre que son époux ne devienne violent:

“Je vous appelle parce que... mon mari, non, non, il n’est pas violent, mais je suis inquiète... je me demande s’il ne pourrait pas le devenir. Hier soir, je n’avais pas envie de faire l’amour et je l’ai dit. Alors il est allé chercher un couteau dans la cuisine, il me l’a mis sous la gorge et il m’a forcée à faire l’amour comme ça. Je me dis qu’il risque de devenir violent” [...]

Le Dœuff commente et s’interroge:

Elle n’a pas pu reconnaître la violence alors même qu’elle la subissait. [...] Cette paralysie du jugement atteste de l’existence d’un cercle de la violence – comme si une inhibition avait été construite par des opérations répétées d’intimidation cognitive. [...] Y a-t-il un lien entre les blocages cognitifs inculqués à toute femme dans la perception des rapports sociaux qui l’impliquent, les mécanismes subtils ou grossiers mis en œuvre par les institutions intellectuelles pour maintenir en leur sein autant de domination masculine qu’elle peuvent et le mode de constitution des savoirs que l’école diffuse ou ne diffuse pas. Car du cognitif il y en a partout, dans le quotidien comme dans le socio-politique, qui

36

[http://legifrance.gouv.fr/jopdf/common/jo\\_pdf.jsp?numJO=0&dateJO=20050722&numTexte=107&pageDebut=12000&pageFin=12000](http://legifrance.gouv.fr/jopdf/common/jo_pdf.jsp?numJO=0&dateJO=20050722&numTexte=107&pageDebut=12000&pageFin=12000) (fac-similé du JO du 22/07/2005, texte 107, consulté le 19/01/2015)

37 <http://femmes.gouv.fr/dossiers/egalite-entre-les-femmes-et-les-hommes/chiffres-cles-de-legalite-femmes-hommes-en-2012/> (c’est moi qui souligne) (Consulté le 19/10/2013)

38 Delphine Gardey: “Enjeux des recherches sur le genre et le sexe”, *Rapport de conjoncture 2004* – CNRS. Disponible sur: <http://www.cnrs.fr/comitenational/doc/rapport/2004/lesateliers/181-210-Chap8-enjeux.pdf> (consulté le 19/01/2015).

trame ce quotidien. Le projet de dépister quelques traits d'un cadre commun, présent dans les savoirs institués et la vie au jour le jour, suppose des détours par le passé – il aide à déchiffrer le présent qui se cache sous des discours optimistes.<sup>39</sup>

### Agir d'une façon inactuelle: vulnérabilité et savoir situé

Dans ses *Considération inactuelles*, le but que revendique Nietzsche est: “d’agir d’une façon inactuelle, c’est-à-dire contre le temps, et par là même, sur le temps, en faveur, je l’espère, d’un temps à venir”<sup>40</sup>. Dans ses thèses *Sur le concept d’histoire*, Benjamin imagine ainsi l’historien:

L’historien tourne le dos à sa propre époque et son regard visionnaire s’allume à la vue des sommets qui s’estompent de plus en plus profondément dans le passé des générations humaines antérieures. Justement son regard de voyant lui rend sa propre époque plus nettement présente qu’elle ne l’est pour ses contemporains, qui eux “marchent au même pas qu’elle”.<sup>41</sup>

De ces propositions – que je me permet de citer hors de leur contexte pour le positionnement qu’elles m’inspirent – je retiendrai l’écart qu’opère le détour par un passé dont le présent est donné comme responsable, non pas parce qu’il s’agirait pour lui d’en découvrir la vérité, mais parce que l’obscurité clarté des générations vaincues et oubliées éclaire d’un jour étrange l’opacité de notre contemporanéité, et cette vision, ces traces, nous entraînent vers un temps à venir. D’autres ruptures sont à l’œuvre, que l’histoire n’a pas consignées, et d’autres continuités. Agir d’une façon inactuelle serait se situer de façon à rendre visibles et tangibles les cadres normatifs qui règlent notre expérience, puiser dans cet écart les possibilités de questionnement du cadre commun et des savoirs institués, se détourner de la marche unanime, car la marche n’est jamais unanime, même lorsqu’elle est forcée. Agir de façon inactuelle serait considérer que “rien n’est jamais un document de la culture sans être aussi en même temps et en tant que tel un document de la barbarie”<sup>42</sup>.

Cela exigerait, évidemment, une certaine irrévérence, un droit de regard sur la liberté d’expression et des grands maîtres de la culture, et sur le talent de moins grands fabulistes tels qu’Orelsan, et son insoutenable néologisme, ou Bertrand Cantat, dont la fable est à l’origine du néologisme du premier, alors qu’est envisagée la réouverture de l’enquête concernant le suicide de Kristina Rady, son épouse; ou encore la fable qui a tenu en haleine la France entière en mai 2011: le “troussage de domestique”. La phrase de Jean-François Kahn, qui proposait sa lecture des faits sur France Culture, servit de titre à l’ouvrage collectif coordonné par Christine Delphy, dans lequel il ne s’agissait pas “de mieux révéler l’affaire, mais de considérer l’affaire comme un révélateur”<sup>43</sup>.

L’archaïsme de la formule “troussage de domestique” nous engage à examiner une certaine inactualité. De nombreux commentaires des faits et des débats ont insisté sur cet archaïsme. Dans *Le Monde* du 23 mai, la sociologue Irène Théry écrivait une réflexion très contemporaine, mais calquée sur le modèle de la fable “Le pot de terre et le pot de fer”<sup>44</sup> dont le titre, “La femme de chambre et le financier”, anticipait sans doute sur l’issue de l’affaire, naturalisant les positions des protagonistes. Théry affirmait: “mais on aura peine à nous faire croire que ces insanités d’un autre âge soient le révélateur providentiel d’un complot masculin caché sous la défense intransigeante des droits des

<sup>39</sup> Michèle Le Dœuff, *Le sexe du savoir*, op.cit., p. 17-18.

<sup>40</sup> Friedrich Nietzsche, “Considérations Inactuelles”, *Œuvres complètes*, Volume 5, tome I, Paris: Mercure de France, 1907, p. 122.

<sup>41</sup> Walter Benjamin, *Écrits français*, Paris: Gallimard, coll. Folio Essais, 1991, p. 451-452.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 455.

<sup>43</sup> Christine Delphy (éd.), *Un troussage de domestique*, Paris: Syllepse, coll. “Nouvelles questions féministes”, 2011, p. 7.

<sup>44</sup> Jean de La Fontaine “le pot de terre et le pot de fer”, *Recueil I, Livre 5, Fable 2*, disponible sur: <http://www.musee-jean-de-la-fontaine.fr/jean-de-la-fontaine-fable-fr-217.html> (consulté le 19/01/2015)

justiciables”<sup>45</sup>; elle se désolidarisait ainsi, en les discréditant, des lectures qu’opéraient les féministes des nombreuses reformulations sexistes, classistes et racistes du viol subi par Nafissatou Diallo. Le texte de Mademoiselle – du blog “Les entrailles de Mademoiselle”, réédité dans l’ouvrage collectif de Delphy – discute cette formule, ses implications sexistes et conservatrices, en mettant en rapport la tribune de Théry et un autre article de la sociologue publié dans le Monde du 28 mai 2011 intitulé “Un féminisme à la française”, dans lequel nous retrouvons le débat que nous avons mentionné plus haut sur la supposée exception nationale. Irène Théry y écrit:

Je me suis lancée dans le débat public avec l’idée de contribuer à relever le défi d’un féminisme “à la française” en m’appuyant sur quelques-unes des valeurs qui lui donnent son style. Pas de justice sans justesse. Jamais de politique de la rancoeur. Ne pas oublier, quand on veut passionnément changer la société, qu’il y a aussi des legs du passé. Par exemple en ces temps où tout un chacun “se lâche” sans complexes, cette façon qu’ont eue certaines femmes, aristocrates ou domestiques, lettrées ou illettrées, d’affronter bravement l’adversité en mettant tout leur soin à cette tâche désuète, “se tenir”.<sup>46</sup>

Une tâche désuète nous est ainsi proposée en modèle du “féminisme à la française”, en accord avec la fable qui sert de modèle à la tribune de Théry “La femme de chambre / pot de terre et le financier / pot de fer”: “se tenir” c’est en effet tenir son rang, ne pas sortir du cadre commun sacralisé, la justesse des manières important au moins autant que la justice de la cause, voire davantage; le *style* français serait-il celui de la révérence due, aux codes et aux maîtres, de la part des soubrettes. La morale de la fable est éclairante: “Ne nous associons qu’avecque nos égaux, / Ou bien il nous faudra craindre / Le destin d’un de ces pots”. De quelle égalité parlons-nous ? Il semblerait qu’il ne s’agisse que de celle qui présuppose l’existence de castes: l’égalité entre pairs.

Les féministes ne “se tenaient” plus, comme la gent marécageuse, elles se sont indignées en mai 2011 et ont abondamment protesté contre l’avalanche de propos sexistes et racistes que la classe politique et les médias ont eu le bon ton de proférer, en défense de l’accusé. Elles ont manifestement dépassé les bornes de la bienséance, à tel point qu’un sociologue du CNRS, Michel Fize, a jugé nécessaire de les rappeler à l’ordre et de leur donner une bonne leçon, en offrant à la presse (*Le Monde* du 4 juillet 2011) une nouvelle fable:

Hélas, de même qu’il existe aujourd’hui des “anti-sarkozystes primaires”, comme il exista naguère des “anti-communistes primaires”, il existe aussi à présent des féministes que j’appellerai définitivement “primaires”. Pour ces femmes-là, il ne fait pas de doute que tous les hommes sont, par définition, des salauds (au moins sexuels), et les femmes, globalement, des vertueuses nées, qui ne mentent jamais, ne manipulent personne. Par ce raisonnement, la gent masculine représente naturellement, à leurs yeux, le sexe dangereux, la gent féminine incarnant, du coup, le sexe glorieux, celui des amours simples et des désirs toujours honnêtes. Sexe animal et machiste d’un côté, sexe sentimental et “végétal” (de jolies fleurs en tête) de l’autre<sup>47</sup>.

Où le néo-archaïsme niais dont je ne concevais qu’un usage limité aux hordes ignorantes et barbares qui peuplent les émissions sexistes d’*NRJ* ou de *Skyrock* réapparaît sous la plume d’un éminent chercheur. Vous aurez reconnu le petit chaperon rouge dans le rôle de “la gent féminine” et le grand méchant loup dans le rôle de la “gent masculine”; bien sûr, les contes, personne n’y croit plus, mais Fize-Perrault-Grim-Jupin-Théry nous expliquent tous que, dans les bois primitifs qui ébranleraient les cadres, nous risquons de sinistres rencontres: restons civilisé-e-s et entre pairs; restons à notre place, apprenons à nous “tenir”, sinon... nous serons brisé-e-s comme le pot de terre, dévorées comme la “gent marécageuse” ou la “gent trotte-menuie”.

Or, si nous revenons aux événements narrés dans la fable en question, appelons “viol” le “troussage de domestique” et appliquons le cadre juridique actuel, conquis par les luttes féministes qui

<sup>45</sup> [http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/05/23/la-femme-de-chambre-et-le-financier\\_1525953\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/05/23/la-femme-de-chambre-et-le-financier_1525953_3232.html)  
(consulté le 19/01/2015)

<sup>46</sup> [http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/05/28/un-feminisme-a-la-francaise\\_1528802\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/05/28/un-feminisme-a-la-francaise_1528802_3232.html) (consulté le 19/01/2015)

<sup>47</sup> [http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/07/04/dsk-victime-des-primaires-feministes\\_1544482\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/07/04/dsk-victime-des-primaires-feministes_1544482_3232.html)

ont opéré, il y a un peu plus de trente ans, une rupture par rapport à la lecture qui en était faite jusqu'alors, une étrange continuité du cadre commun et des savoirs institués se dévoile. Voici ce que les féministes disent du viol:

On ne dira jamais assez que les violeurs, comme les délinquants de la route, ne sont justement pas des délinquants; comme les maris violents, ce sont des hommes ordinaires; les plus ordinaires des hommes. Des hommes "normaux". Qui, comme les autres, ne demandent que leurs droits. Le droit d'être les maîtres. Des maîtres qui punissent les femmes au nom de tous les autres maîtres. Un prisonnier américain, dans un documentaire diffusé sur France 2 fin mai, disait: "Le viol en prison, ça n'est pas sexuel, c'est une punition." Pas seulement en prison: le viol en général est une punition. Il suffit d'en punir quelques-unes: 75 000 par an. D'abord on ne court que très peu de risques: sur ces 75 000 viols, 10 000 donnent lieu à une plainte et 2 000 aboutissent à une condamnation. 73 000 viols chaque année sont impunis. Ensuite, pour une femme violée, des millions d'autres comprennent la leçon. Qu'elles doivent se tenir plus tranquilles; plus discrètes; plus humbles. Qu'elles doivent solliciter, contre les hommes dont elles ne savent pas lesquels sont dangereux, ni à quel moment ils le deviendront, la protection d'autres hommes.<sup>48</sup>

La contemporanéité de cette punition est lisible dans les fables qui hantent les discours savants, elle constitue, comme le rappelle Agamben dans son essai, "la signature de l'archaïsme"<sup>49</sup>. Cependant, et contrairement à Agamben, nous n'entendons pas seulement "origine" dans cette effleurement de l'*arkè*, nous entendons "pouvoirs". Nous reconnaitrons la permanence de cadres communs qui reposent sur des intérêts partagés et des archives sacralisées, un héritage tellement présent qu'il en devient invisible, un ordre immuable car il est réputé être celui de la civilisation, lorsqu'il échoue à se maintenir en tant qu'ordre "naturel".

L'inactualité que je revendiquerai ici est celle d'un devenir historique encore en cours, contre la fable toxique de "l'égalité déjà là"<sup>50</sup>, que les documents officiels promeuvent tout en diffusant des données chiffrées qui démontrent le contraire. Quels documents choisissons-nous de lire ? ceux de la civilisation ou ceux de la barbarie ? Ce sont les mêmes, nous dit Benjamin... alors comment déplacer notre regard pour produire de nouveaux savoirs, inactuels, qui nous donneraient le pouvoir d'interroger le présent et d'intervenir sur les temps à venir ? Quelles anamorphoses sont-elles nécessaires pour ne plus "marcher au même pas" que notre époque ?

Les nouveaux savoirs en jeu exigent de nous un renoncement aux cadres communs qui postulent l'existence d'un seul temps et d'un seul savoir, neutre, universel – cette fable héritée des conquêtes et des Lumières, du catholicisme et du colonialisme. Ils exigent que nous assumions un savoir situé et la vulnérabilité qui le définit, ils exigent, selon Donna Haraway, que nous adoptions une politique et une épistémologie des perspectives partielles et que nous *apprenions à voir d'en bas*<sup>51</sup>; cette vision n'est pas immédiate, elle requiert des détours, des figurations, des technologies. Elle requiert aussi un corps, c'est une perspective incarnée, et l'une des premières prothèses technologiques à notre portée pour produire cette vision d'en bas qui diffracte les cadres communs procède de nos corps. De nos corps en colère par exemple: Delphy, elle aussi, s'interroge sur le point de vue partiel et sur la tentation de la garantie de sérieux et de "dépassionalisation" des problèmes que procure l'entrée des questions féministes à l'université. L'adoption du cadre universitaire fournit "une approche plus rigoureuse parce que plus sereine"<sup>52</sup>, elle apporte en outre le soulagement d'un point de vue distancié sur "les femmes", qui deviennent alors *les autres*, celles qui sont opprimées, violées, voilées, pas nous, les "intellectuelles"; mais que vaut-il pour les femmes, ce point de vue *d'en haut*?

Car il n'est pas facile, contrairement à ce que l'on croit, d'être et surtout de rester en colère. C'est un état douloureux: car rester en colère c'est garder à l'esprit en permanence la cause de cette colère, c'est nous souvenir sans cesse de ce que nous voulons, de ce que nous devons oublier au moins par moment pour pouvoir survivre: que nous sommes, nous aussi,

48 Christine Delphy (éd.), *Un trousseage de domestique*, *op.cit.*, p. 20-21.

49 Giorgio Agamben, *op.cit.*, p. 28.

50 Christine Delphy, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, *op.cit.*, p. 72.

51 Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Paris: Exil, 2007, p. 120-126.

52 Christine Delphy, *L'ennemi principal 2 – Penser le genre*, *op.cit.*, p. 241.

des humiliées et des offensées.<sup>53</sup>

La colère est ainsi donnée comme un dispositif possible qui rétablit la perspective partielle, la vision *d'en bas*. L'ironie, l'humour, les fictions, les figures, les tours que pratique Haraway – plus que d'autres mais elle n'est pas la seule – sont autant de dispositifs qui mettent en péril les cadres communs. Ceux et celles qui prétendent porter un regard absolu sur leurs contemporains s'aveuglent quant à leur propre vision. Michèle Le Dœuff repère ce droit de regard par rapport à l'autorité parentale, à l'autorité professorale, et cite un adage recueilli par Erasme pour “définir la condition de possibilité d'émergence d'une philosophie des dominés: ‘Un chien peut bien regarder un évêque’ – je n'ai pas besoin de devenir ton égal pour te scruter. Je n'ai pas besoin d'être dominant pour théoriser” conclut-elle<sup>54</sup>. Le chien de l'évêque, ou ceux d'Albertina Carri, dans *La Rabia* (2008), ou dans *Pets* (2012), les trotte-menu remixées version *Oncomouse* par Haraway, la gent marécageuse, les vampires et cyborgs: les discours féministes invoquent une ménagerie barbare et balbutiante pour produire des dispositifs d'énonciation qui ne ménageraient pas les cadres et se donneraient le droit de scruter les fables du “témoin modeste”<sup>55</sup>.

*Le fait d'être invisible à soi-même est la forme spécifiquement moderne, professionnelle, européenne, masculine, scientifique de la modestie comme vertu (...). Elle garantit que le témoin modeste est le ventriloque légitime et autorisé du monde objectif, n'ajoutant aucune opinion ni rien de sa corporéité biaisée. Il est doté d'un pouvoir remarquable d'établir les faits. Il témoigne; il est objectif; il garantit la clarté et la pureté des objets. Sa subjectivité est son objectivité. Ses récits ont un pouvoir magique –ils perdent toute trace de leur histoire comme narrations, comme produits de projets partisans, comme représentations contestables, comme documents construits capables de définir les faits.*<sup>56</sup>

Le genre peut participer de différents dispositifs prothétiques, car un concept ne peut à lui seul être le garant d'un positionnement quelconque; la 3<sup>e</sup> vague du féminisme a *queerisé* le genre<sup>57</sup> et a multiplié les fables qui hantent nos écrans et nos bibliothèques virtuelles. Il s'agit maintenant d'archives mouvantes que d'autres légitimités parcourent et qui demandent bien d'autres enquêtes. Qu'il nous soit permis pour celle-ci, fort limitée, de revendiquer l'inactualité de cette “mode” pour les bouleversements qu'elle entraîne, prometteurs d'autres temps à venir: les “détours par le passé”, le questionnement des anachronismes en tant que dispositif anamorphotique, loin de nous inciter à nous résigner à la patience passive face à la survivance d'archaïsmes supposés en voie de disparition, sont autant de moyen d'interroger les blocages cognitifs et les savoirs institués.

## Bibliographie

- Agamben, Giorgio, *Nudités*, Paris: Payot & Rivages, 2012, 167 p.  
 Benjamin, Walter, *Écrits français*, Paris: Gallimard, coll. Folio Essais, 1991, 512 p.  
 Berini, L., Chauvin, S., Jaunait, A., Revillard, A., *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles: De Boek, 2011, 247 p.  
 Bertini, Marie Joseph, *Ni d'Eve ni d'Adam: défaire la différence des sexes*, Paris: Max Milo, 2009, 288 p.  
 Bourcier, Marie-Hélène, Molinier, Alice, *Comprendre le féminisme*, Paris: Max Milo, 2012, 123 p.  
 Butler, Judith, *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris: Zones, 2010, 179 p.  
 Carri, Albertina, *La rabia*, Buenos Aires, Matanza Cine cop., 2008, 85min.  
 Carri, Albertina, *Pets*, 2012, 5min.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Michèle Le Dœuff, *L'étude et le rouet, op.cit.*, p. 91.

<sup>55</sup> Donna Haraway, *op.cit.*, p. 309-333.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>57</sup> Marie Hélène Bourcier et Alice Molinier, *Comprendre le féminisme*, Paris: Max Milo, 2012.

- Delphy, Christine, *L'ennemi principal - 2 "Penser le genre"*, Paris: Syllepse, 2001, 386 p.
- Delphy, Christine, *Classer, dominer. Qui sont les "autres"?*, Paris: La Fabrique, 2008, 227 p.
- Delphy, Christine, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Paris: Syllepse, coll. "Nouvelles questions féministes", 2010, 348 p.
- Delphy, Christine (éd.), *Un troussage de domestique*, Paris: Syllepse, coll. "Nouvelles questions féministes", 2011, 184 p.
- Fougeyrollas-Schwebel D., Planté, C., Riot-Sarcey M. et Zaidman C., *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris: L'Harmattan, 2003, 234 p.
- Fraisse, Geneviève, *Les excès du genre. Concept, image, nudité*, Paris: Editions Lignes, 2014, 96 p.
- Gardey Delphine, "Enjeux des recherches sur le genre et le sexe", *Rapport de conjoncture 2004*, tome 2: les ateliers, CNRS, disponible sur: <http://www.cnrs.fr/comitenational/doc/rapport/2004/lesateliers/181-210-Chap8-enjeux.pdf> (consulté le 19/01/2015)
- Goffman, Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris: Minuit, coll. "Le sens commun", 1991, 576 p.
- Haraway, Donna, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Paris: Exil, 2007, 333 p.
- Héritier, Françoise, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris: O. Jacob, 1996, 332 p.
- Hurtig, M-C. Kail, M., Rouch, H., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris: CNRS Ed., [1991] 2002, 286 p.
- Kandel, Liliane, "Un tournant institutionnel: le colloque de Toulouse", *Les Cahiers du CEDREF* 10-2001: "Vingt-cinq ans d'études féministes", p. 81-101, disponible sur: <http://cedref.revues.org/520> (consulté le 19/01/2015).
- Le Dœuff, Michèle, *L'étude et le rouet*, Paris: Seuil, 1989, 379 p.
- Le Dœuff, Michèle, *Le sexe du savoir*, Paris: Aubier, 1998, 378 p.
- Maingueneau, Dominique, "Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire", *CONTEXTES*, N. 1 – 2006 "Discours en contexte", disponible sur <http://contextes.revues.org/93> (consulté le 19/01/2015)
- Mathieu, Nicole Claude (éd.), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris: Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1985, 252 p.
- Nietzsche, Friedrich, "Considérations Inactuelles", *Œuvres complètes*, Volume 5, tome I, Paris: Mercure de France, 1907.
- Rubin, Gayle, "The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex", *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, p. 157-210; en traduction française: Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris: EPEL, 2010, 484 p.
- Scott, Joan W., *La citoyenne paradoxale: les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris: Albin Michel, 1998, 286 p.
- Scott, Joan W., *Parité ! L'universel et la différence des sexes*, Paris: Albin Michel, 2005, 254 p.
- Scott, Joan, W., *De l'utilité du genre*, Paris: Fayard, 2012, 300 p.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, "Subaltern Talk: interview with the Editors (1993-94)" in: Gayatri Chakravorty Spivak, *The Spivak Reader: Selected Works of Gayatri Chakravorty Spivak*, New York: Routledge, 1996, 344 p.